

D'Anvers à Las Palmas.

Du 6 au 13 août 1896.

La respiration à la surface après la longue, longue nage sous les eaux troubles de la sociale existence. Les vacances ! Les vêtements enlevés et jetés à la volée pour courir nu sur le rivage. Le licol rompu, la fuite hors et loin des écuries où s'alignent, pour les quotidiennes et lassantes besognes, en escadrons tête au ratelier, les chevaux d'omnibus que nous sommes. La liberté ! ou, au moins, son illusion. Le départ, cette petite mort heureuse, a compte puéril et doux sur la grande, ... plus heureuse, plus douce peut-être !

Me voici sur un steamer ronflant, amarré à l'un des quais immenses de la grande ville maritime. Le fleuve s'étire, à marée étale, ce quart d'heure de repos entre la marée montante et le jusant descendant. Anvers, Am-béres, de son beau nom castillan. La haute

tour ouvragée dresse très fière, sur l'activité fiévreuse et odorante du port, sa silhouette reperçée à jour et la grâce aérienne de sa dentelure merveilleuse.

Le pont du navire fourmille ! car c'est un départ pour le Congo, pour ce lointain Congo, séducteur et dévorateur, pays de rêves et pays de larmes, pays d'espérances et pays de désillusions, d'enthousiasmes et d'anathèmes, comme tout Inconnu tenté par l'audace et la fragilité humaines. Sur la rive une foule s'est amassée, sourdement tourmentée des mêmes désirs et des mêmes inquiétudes, attirée par ce mystère et défiante devant ce mystère. Une musique militaire joue des airs indifférents qui ne sont ni une excitation à la partance, ni une consolation mélancolique ; plutôt un accompagnement rêveur de l'acte qui va s'accomplir, le sublimisant d'une harmonie légère sans rompre son vapoureux, sa vaillance et sa tristesse.

C'est un jour d'août, mais le ciel à nuages qui fait à l'Escaut sa plus belle parure, est meublé de tentures grises en accord avec toutes ces âmes sentant la tension douloureuse des fibres qui vont être brisées. Août, le mois où l'on coupe les moissons, où les champs se peuplent de gerbes comme un camp de tentes ;

le mois où tant de souvenirs de journées heureuses remontent du cœur au cerveau.

Midi solennellement sonne à la tour majestueuse et épand ses douze coups sonores et graves sur la cité et sur ses ports. Et, à l'instant, le navire, comme s'il se soumettait à un rite rigoureusement et cérémonieusement ordonné, à l'instant le navire, qui vient de verser et d'écouler sur le quai la multitude qui l'encombrait et n'a gardé que le petit peloton de ses passagers et son équipage, se détache et lentement commence son voyage de deux mille lieues. Une longue clameur d'adieu s'élève comme un vol de mouettes en émoi, tandis que des milliers de mouchoirs agitent leurs ailes blanches; elle s'élève, se prolonge, faiblit, reprend, tombe encore, s'épanche et déferle sur la rive, et remonte une dernière fois avec une allure mourante de sanglot.

Le Léopoldville est en route !

Maintenant seul le bruit sourd du remorqueur bat le silence du pouls dur de sa machine. La grande Ambères défile le panorama de ses maisons derrière le réseau des mâtures; une pluie fine sème une ondée de pleurs. Bientôt les prairies et les polders et les puissantes digues fluviales ne laissant voir des arbres que les cimes vertes, des maisons que les toits

rouges. Le bétail pensif regarde, sans comprendre, passer le puissant mastodonte noir qui nous emporte, empanaché du vomissement tumultueux des fumées.

A peine la mélancolique solitude du fleuve a-t-elle aboli les rumeurs et les perspectives de la cité, que l'on jette l'ancre dans un coude désert; au Lievekenshoek, le coin des amoureux, site paisible qui, d'une légende de fiancés noyés et roulés par le courant à la mer, ne garde que le nom, désormais banal et sans écho sentimental; car tout s'efface sous les stratifications du temps, paternel niveleur des douleurs et des joies. Il y a là un fort d'où nous arrivent de la dynamite et de la poudre. Jusqu'au soir, de batelets à drapeau rouge accrochés à notre flanc, sortent les caisses plates et les tonnelets, maniés avec des gestes prompts mais infiniment précautionneux, et qu'on range à bord dans de grands compartiments aux parois de fer, coffres-forts emprisonnant les dangers aussi jalousement que si c'étaient des trésors. Poudre, explosif des roches. Or, explosif des consciences.

A la nuit tombée, après un coucher de soleil sans magnificence nous repartons, et cette fois c'est le grand coup! D'une haleine, sans lassitude, sans jamais interrompre le va-

et-vient actif et puissant de son piston, le tournoiement de ses bielles, le frappement à rapide cadence des ailes de son hélice, le vapeur nous conduira à sa première escale, aux îles Canaries, égrenées sur la côte du Maroc, aux sept îles fatidiques que l'antiquité ingénue voyait, dans les brouillards de ses imaginations sereines, aux extrémités du monde, joyaux parmi les merveilleux accessoires de ses fables et qu'elle avait nommées : les Fortunées, les Bienheureuses, les Éternelles, les Hespérides !

C'est la nuit, sous un ciel avare d'étoiles. Nous sortons des bouches de l'Escaut et ses eaux amples et limoneuses nous passent aux flots courts et tourmentés de la mer du Nord, tracassière naufrageuse incessamment en lutte avec ses bancs sournois et avec nos rivages. Dans la sombreur des ténèbres l'horizon à notre gauche se raie des lumières dont les villes balnéaires tendent le chapelet rougeâtre et scintillant au long des dunes. En quelle paix, à cette distance, se mue le tapage de ces cités de joie, en quel nimbe de phosphorescence douce, annonciateur d'apparitions caressantes ! Quel amoindrissement de leur turbulence et quel pressentiment de leur inutilité ! Et pourtant, dans cet anéantissement

des agitations humaines, par moments, ainsi qu'un nœud sacré, ainsi qu'un fragment plus dur qui résiste à l'universel broyage, surgit une figure, un souvenir qui atteste l'impossibilité pour le cœur de tout rompre et de tout oublier.

Les milles marins succèdent aux milles. De phare en phare, de cap en cap, comme s'il s'engrenait dans leurs hauts minarets et dans leurs anfractuosités, le navire progresse avec la régularité automatique d'une horloge bien remontée. Pas d'indécision, pas d'imprévu de vitesse ou de route. La vapeur a réduit au même dénominateur les aventures des anciens et aventureux voyages. Les steamers vont sur les eaux comme les trains sur les rails. La route serait jalonnée de bornes kilométriques ou enfermée entre des haies qu'elle ne serait ni plus visible, ni plus sûre. Les voiliers que nous dépassons ou qui nous croisent ne semblent plus là que pour l'ornement de la mer polyphonante, grandes fleurs étranges surgissant en nénuphars à haut calice, complétant l'admirable et simple paysage que font, en un sublime accord, le Ciel, l'Eau, la Terre! Est-ce vraiment pour un but mercantile, pour enrichir quelque digérant bourgeois, qu'ils promènent ici leur majestueuse et com-

pliquée blancheur et que se manifeste la superbe harmonie de leur grâce élancée et balançante ? Ou bien est-ce pour le ravissement de nos âmes que le Destin inspira à des butors, assoiffés d'opulence, d'envoyer sur les mers ces miraculeux prodiges ? Leur commerce ne serait-il qu'un inconscient prétexte aux jouissances de l'artiste ? Ces piteux spéculateurs ne seraient-ils, ô Nature ! que les instruments sarcastiques de l'embellissement que tu imposes aux choses.

Au premier matin, au réveil dans les oscillations berceuses d'un roulis bienveillant, nous embouquons le goulot du grand entonnoir qu'est la Manche, le Pas-de-Calais, où vont et s'amassent les navires tels que les feuilles voguant sur un ruisseau quand les rives s'étranglent. Les eaux, entre les falaises, crayeuses et proches, d'Albion et les falaises, grises et lointaines, de France, sont florissantes de voiles. Voici les repères classiques : Le château de Douvres et le mont de Shakespeare, d'où le roi Lear, aveugle et désespéré, voulut se précipiter dans les flots moins retentissants que ses imprécations. Voici la côte, abondante en phares, cernant la mer de l'ourlet mince d'un bord d'assiette, à une distance qui éteint tous les bruits et tous les

mouvements terrestres et fait croire à des lieux inhabités. Les vagues ardoisées, innombrables sous la pression de la brise, galopent entre nous et le rivage, s'aigrettant parfois de la coquetterie d'une mousseuse et moutonnante écume de neige.

Mais la route incline à gauche. Il faut gagner Ouessant, terre d'avant-garde extrême de l'Europe dans la vaste Atlantique. Et durant tout un jour, toute une nuit, de sa course méthodique à pulsations de métro-
nome, le steamer, le cap fixé sur ce but, fend et laboure la mouvante prairie marine, s'ornant à l'étrave, en capiton, de la moustache blanche floconneuse que soulève l'avancée de ses joues sous les yeux ronds de deux écubiers d'où coulent en grosses larmes noires les maillons pesants des chaînes d'ancres.

Une terre rocheuse et pelée. Pas le velours d'un seul arbre. Des maisonnettes transies. Une longue scie de récifs déchiquetés par les tempêtes millénaires battant la Bretagne. Des sautées de vagues en escalade contre les écueils. La désolation des pointes perdues chargées d'émousser les premières fureurs des vents accourant libres des plaines océaniques. Telle, en sa claustration insulaire, la triste et sévère Ouessant.

Nous passons, et cette fois c'est le vrai large. Sur le clavier des flots sonnent maintenant les notes profondes. La houle se soulève en palpitations prolongées. Ce n'est plus la danse sautillante des mers courtes enserrées entre des côtes. C'est le puissant et majestueux menuet de l'Océan. Durant trente-six heures nous couperons en diagonale, d'Ouessant au cap Finistère, le golfe de Gascogne, fameux par son indocilité cruelle, le *Sailor's-churchyard*, le Cimetière des marins. Et le steamer, comme s'il voulait mettre son allure en harmonie avec la gravité solennelle de l'ambiance, le steamer, jusque-là stable et lentement cadencé, élargit l'amplitude de son roulis et de son tangage et inaugure pour « les humains lamentables » le tourment dérisoire du mal de Mer. Car elle est difficile la neptunienne déesse, et railleuse en ses initiations !

La côte d'Espagne, la côte de Portugal, le détroit de Gibraltar, bouche étroite de la Méditerranée énorme ; la côte du Maroc barbare. Tout cela invisible. En notre course diurne et nocturne, nous passons à plus de cent milles. Invisible ce rivage du Moghreb où il y a quelques années, en un bizarre voyage, je prenais des bains de mer à la Noël et au Nouvel an, en des solitudes sauvages.

A ces souvenirs, je regarde vers l'Orient, et, plus forte que la réalité, mon imagination reconstruit ces événements minuscules à jamais détruits et pourtant pour moi si vivants et inoubliables.

Pas de terres en vue, non, pas de terres. Mais quel incessant et divin spectacle autour de nous. Un vent du nord agile, précurseur des brises alisées, ininterrompu, déplace l'atmosphère limpide, soufflant la fraîcheur et la luminosité. Le disque plane et grandiose des flots, borné dans un rayon de six lieues par l'horizon circulaire, cuve immense dont le steamer est perpétuellement le nombril mouvant et dont le circuit se déplace avec lui, bouillonne en une agitation prodigieuse et inépuisable. La cavalerie innombrable des grandes lames bleues, — que l'Aquilon soulève, excite, ramasse, exhausse sans trêve, — la cavalerie des grandes lames bleues à frissonnantes crinières blanches, les chevaux de Neptune, nous fait escorte de ses escadrons, avec un infini frémissement de soies violemment froissées, tandis qu'au ciel défilent en convois parallèles les écharpes de légers et véloces nuages. Des moires, des marbrures, des neiges qui semble frire, de larges étallements en dalles azurées, des palpitations

brusques et pathétiques se gonflant pour retomber en volutes robustes et élégantes, une course haletante et frénétique vers l'horizon, vers l'abîme où plonge la base de la coupole céleste aux tons de porcelaine, aussi délicats, aussi finement gradués, aussi translucides que les « coquilles d'œuf » de Japon et de Chine. Cà et là la plaque turquoise braseyante d'une vague qui vient de boire l'air et l'expire en laiteuse savonnée. Et sur tous les versants, sur toutes les croupes de ces collines tumultueuses, un universel frisselis faisant une risée géante au soleil.

Beauté sublime et simple, formée d'indigo et de blanc, de mouvement et de lumière, et de toutes les dégradations aux nuances magiques de la lumière, du mouvement, du blanc, de l'azur ! Orchestration miraculeuse ! Spectacle inlassant en son harmonie héroïque et surhumaine ! le navire glisse muet, rythmique, se laissant faire, savourant ces lécherries puissantes et ces chocs amoureux du Cosmos en rut, Lion de Némée acceptant les caresses d'Amphitrite.

Et sur cette scène, partout identiquement superbe, le décor change selon les grands stades du jour : avec le crépuscule douloureux, avec la nuit pacificatrice, avec l'aube

amoriférante, avec le midi lourd. Le soleil rayonnant au zénith; ou rond, rouge, terrible, barbare au couchant; la lune nouvelle à la faucille amincié; la voie lactée plus dense; Arcturus, Véga, Sirius, plus royalement scintillants que dans notre firmament brumeux, et leur conclave d'étoiles, de planètes et de nébuleuses, ajoutent au spectacle des ornements magnifiques et basilicaires.

Ainsi nous progressons au milieu des splendeurs invulnérables, laissant à notre droite, dans l'inaperçu, et l'archipel des Açores et l'archipel de Madère, ces stationnaires de l'Atlantique, pareils à ces vaisseaux à l'ancre. Dans mon âme monte la paix salutaire des détachements et des solitudes, et son ennoblissement. Déjà les rides des misères s'effacent, et leurs mauvais plis. L'Universel pose sur mon front ses mains de calme et de force. Ah! puisse pour les humbles tâches auxquelles le Destin m'a départi et pour les heures de labeur qui me restent encore, ces grandes impressions servir les justes causes, invigorant en moi le sentiment du devoir, du sacrifice et des solidarités, indestructibles comme la Nature!
